

Un Américain dans la France d'après-guerre

M. Owen Wister est un romancier américain, très apprécié dans son pays, qui a fait un voyage instructif: il a vu les pays dévastés de France et Paris en 1919. De ses observations il a composé un livre intitulé *Neighbours Henceforth*, ce qui signifie à peu près que depuis la guerre les Etats-Unis et la France sont comme des voisins qui ont intérêt à se connaître. Quand on a fait le voyage de M. Owen Wister avec les facultés d'observation qu'il a, on en sait très long, et sur la France, et sur l'Allemagne. Mais M. Owen Wister avait un avantage sur beaucoup de ses compatriotes et même sur beaucoup de Français: il connaissait nos provinces dévastées avant la dévastation, il a une idée claire de ce qui a été détruit. Depuis quarante ans au moins il visite notre pays, et il a même des souvenirs d'enfance de la guerre de 1870.

M. Owen Wister a une méthode à lui qu'on ne saurait trop recommander: il voit par lui-même, indépendamment de toute organisation, de tout corps officiel qui voudrait l'aider à voir, et il fait causer les gens qu'il rencontre. A la manière américaine, cette manière qui a pu nous étonner, mais qui nous est devenue familière, rapide et nerveuse, il donne des instantanés de paysages, des bouts de conversations, ses réflexions à lui, et tout est sincère, primesautier, original. Mais M. Owen Wister, si Américain, n'a pas pour cela le défaut habituel de l'intelligence américaine, le jugement trop rapide, il a réfléchi avant d'écrire. Nous recommandons vivement aux lecteurs français ce livre qui ne leur est pas destiné peut-être, mais qui doit les intéresser, surtout s'ils ne leur est pas destiné.

M. Owen Wister n'a pas donné de description des horribles spectacles qu'on voyait encore au printemps de 1919 sur le théâtre de la guerre, et qu'il a vus sans doute: il a laissé cela dans ses notes personnelles. Ce qu'il a admirablement rendu, c'est la stupeur devant le vide et le silence qui ont succédé au fracas. Nous sommes en France, mais où sont les Français? Voici les villages, intacts dans de loins, mais sans habitants, car on s'approchant on se rend compte que toutes les maisons en sont inhabitées. Ce sont des villages sans animaux, sans machines agricoles, on n'en s'occupe qu'à ces besoins: enterrer des morts, identifier des cadavres, faire exploser des obus, débarrasser la terre des engins de guerre, mais pas encore à semer ni à reconstruire.

La où il y a des villages, ce sont les endroits privilégiés, car il en est qui ont perdu jusqu'à leur relief et leur silhouette, aplatis, érasés, et d'autres qui ne sont plus que poussière, rouge de brique ou blanche de chaux. En ces premiers mois de l'année 1919, c'était le silence et le vide qui partout s'étendaient: on a beaucoup travaillé depuis, mais autour de Verdun, en Champagne, dans la Somme, on retrouverait encore ces impressions de désert, d'effacement, la stupeur d'un pays mort.

Ce que nous admirons le plus dans ce livre, c'est comme M. Owen Wister a exprimé sans fausse émotion, sans exagération d'enthousiasme, l'espoir que lui ont laissé les surprises de son voyage, les hasards de vie éparpillée ou renouée. Tout parle à sa sensibilité, un arbre fruitier en fleurs à côté des milliers d'arbres fruitiers coupés à la base par les Allemands, un beau chat qui se lèche paisiblement comme si ses maîtres n'avaient jamais connu d'autre demeure que cette baraque. Les ruines ne se ressemblent pas comme on le croirait quand on ne les a pas vues, mais les habitants des ruines se ressemblent, ils ont le courage et la patience, la bonne humeur et un amour, presque incompréhensible à l'étranger, de leur coin de terre dévastée, de leur maison ruinée, de préférence à tout autre abri qu'ils pourraient trouver en France. Quelques soldats anglais que M. Owen Wister rencontre près d'Albert lui, donnent une indication précieuse:

—Si j'étais eux, dit un de ces hommes anglais, je ne reviendrais pas.

—Vous voulez dire—chercher votre maison dans les ruines.

—Non, je ne reviendrais pas. Les Français sont sentimentaux. Ils disent que nous Anglais n'avons pas de sentiment. Je crois que nous en avons tout autant que les Français. Seulement nous ne les laissons pas voir. Nous ne reviendrons pas voir notre maison dans cet état. Nous nous en tiendrons bien loin, nous vivrons ailleurs.

Nous vivrions ailleurs, c'est la pensée qui vient tout de suite à l'Anglais, qui n'est pas un paysan. Mais le Français ne songe qu'à revenir. Il y aurait beaucoup à dire sur tout

ce que cela signifie, mais il fallait peut-être un Américain pour noter avec une même sympathie les deux nuances de courage.

Patience, courage, amour de la petite patrie, voilà des qualités que M. Owen Wister reconnaît généreusement à notre peuple. Nous avons rencontré peu de livres écrits depuis la guerre qui nous soient si favorables. Aussi n'est-ce pas un de ces livres qui ont les louanges, car ceux-là ne nous sont pas si favorables. Ils sont considérés avec suspicion à l'étranger comme œuvres de propagande, et manquent leur effet parce qu'on considère leurs auteurs comme ayant adopté le point de vue français.

M. Owen Wister n'admire pas tout en France et ce sont les pages qu'il intitule *Conférences pour la paix* et où il nous raconte comment il a essayé souvent de remener à de meilleurs sentiments les soldats américains en France, surtout ceux qu'il rencontrait à Paris après l'armistice, qui sont peut-être les plus instructives à lire pour nous. C'est, quand on y songe, comme un conte de fées, comme un récit légendaire, que deux millions d'Américains aient été transportés en France, que la majorité d'entre eux, sans avoir fait la guerre, sans avoir eu même des impressions de guerre, ait été débarqué pour son pays après avoir passé un an ou plus dans nos villages, dans nos villes du front, dans nos campagnes. Eh bien, nous ne devons pas ignorer que, d'après M. Owen Wister, un très grand nombre de ces soldats sont revenus dans leur patrie avec une idée défavorable de la France. Ils n'étaient pas venus pour défendre leur patrie, car ils ne la sentaient pas menacée, ils comprenaient la guerre qu'ils faisaient, moins encore que les Anglais. Ils savaient seulement qu'on les avait appelés et accueillis avec enthousiasme, et trop d'entre eux, après avoir eu la sensation d'avoir contribué à gagner la guerre par leur seule présence, éprouvèrent trop rapidement qu'on n'avait plus besoin d'eux, et qu'on le leur faisait sentir. Les cérémonies officielles furent belles, mais les démonstrations individuelles de cordialité et de générosité furent trop rares, et ce qu'il leur parut. M. Owen Wister, qui nous comprenait mieux que les *doughboys*, les poilus américains, qui nous défendait auprès d'eux, a raison de penser que leur sentiment était, dans une certaine mesure, justifié. Il y eut de part et d'autre intelligence complète de la situation comme du langage. La politesse française même déplaisait. Quant au reproche de parcimonie française, et même de rapacité et d'exploitation, nous pouvons mieux nous défendre. Les Américains au village vivaient près des paysans et ne savaient ce que c'est qu'un paysan. Deux civilisations complètement différentes se rencontraient. Des jeunes gens bruyants, habitués à la dépense et au gaspillage, et qui avaient commencé par trop dépenser, généreux et qui auraient voulu qu'on le fût avec eux, arrivaient d'un pays d'abondance chez les vieillards, les mutilés et les infirmes d'un pays ruiné; ils débarquaient sans transition de la paix dans la guerre et ne comprenaient pas, nous demandant des qualités que nous n'avons pas, et un entrain que nous ne pouvions pas avoir. Dans les villes, venant à la France, ils trouvaient les mercantis et les prostituées.

Nous avons insisté sur ces traits cruels et vrais du livre de M. Owen Wister parce qu'ils prouvent sa sincérité et son impartialité et seront peut-être supérieurs de ses compatriotes le passeport pour tous les éloges qu'il nous donne d'autre part. On peut être d'autant plus fier du portrait qu'il fait de la France que c'est un portrait d'après guerre, et qu'il n'a presque pas connu le soldat. Je crois bien qu'il nous compare une ou deux fois à la Chine. Mais qu'il, la Chine est le pays le plus anciennement civilisé du monde, elle a le culte du travail, de l'industrie, de l'agriculture, elle a l'horreur de la guerre, toutes ces caractéristiques, y compris son art raffiné, son amour de la nature, doivent plaire à M. Owen Wister, et nous ne pouvons prendre la comparaison qu'avec la certitude qu'elle est faite par un homme qui n'entend pas nous rabaisir.

M. Owen Wister est un humoriste aussi, et nous croyons que beaucoup de ses compatriotes ne l'ont pas sans amusement son portrait de la philanthropie américaine en France, active, intelligente, bien informée, impeccable dans tout ce qu'elle fait, mais n'ayant que le défaut de vouloir trop faire, d'être trop sûre d'elle-même et des voies de notre salut. Et le placide et bon policier américain du Kansas, devant la gare Saint-Lazare, qui comprend si bien la na-

L'Opera de Faust a l'Union Française

Samedi, 9 décembre, aura lieu à l'Union Française, 928 rue des Remparts, un grand événement qui comptera dans les annales de cette philanthropique société. Il s'agit tout simplement d'y donner le premier acte de *Faust*, précédé d'un grand concert d'opéra.

Nous avons eu la bonne fortune d'assister à une répétition, et nous pouvons assurer que tout marche admirablement; les rôles sont parfaitement et le chef-d'œuvre de l'illustre Gounod sera joué et chanté d'une façon étonnante sous l'habile direction d'un chef d'orchestre, qui compte dix musiciens de talent.

Il y a si longtemps que notre population est privée de son opéra de prédilection, *Faust*, que nous nous demandons avec une certaine inquiétude si la salle de l'Union Française pourra contenir la foule qui s'y rendra.

Pour plus amples détails, voir le programme à la quatrième page de l'Abeille.

Les billets sont en vente au bureau de l'Union Française tous les jours, de 9.30 à midi; chez M. A. Rémond, 232 rue Bourbon, toute la journée; chez D. H. Holmes, rue du Canal, à partir du 1er décembre.

Entrées générales \$1.00; places réservées, \$1.50.

EXECUTION EN GRECE



L'ancien Premier Protopapadakis



L'ancien Premier Demetrios Gouranias

ture humaine, même l'exagération des prix pour les Américains, qu'il est à peine étonné quand M. Owen Wister lui apprend que Lafayette et ses compagnons se plaçaient d'être semblablement écorchés en Amérique, ce policier américain ne vaut-il pas pesant d'or?

Un observateur impartial et pénétrant comme M. Owen Wister est seul capable de nous faire comprendre ce que fut cette prodigieuse renouée de peuples en armes, alliés sans se connaître, mourant les uns pour les autres sans s'aimer, passant les uns à côté des autres sans se comprendre. Du moins beaucoup passeront-ils ainsi, mais nous avons vu bien des sourires d'âmes, et le livre de M. Owen Wister n'est fait que de cela.

Après deux ans, M. Owen Wister est revenu en France, et son livre doit porter témoignage pour nous dans son pays sur quatre points particulièrement importants.

La France n'est pas militariste, la France n'est pas inactive, la France n'est pas prospère, l'Amérique ne peut se désintéresser de la situation de la France, pas plus que de celle du reste de l'Europe.

Il faut nous rendre compte que ces positions sont prises avec beaucoup de courage. Une propagande hostile à la France nous a fait beaucoup de tort aux Etats-Unis; nous sommes accusés, là-bas comme en Angleterre, de renouer l'heure de la paix véritable par des exigences déraisonnables, et très peu se rendent compte de la somme de travail et d'abnégation que demande notre relèvement. Le livre de M. Owen Wister vient à son heure. Avec ceux qu'on ont publiés d'autres Américains sur les réparations exécutées par la France, sur les finances de la France depuis la guerre, il contribuera à éclaircir l'opinion américaine. Nous n'avons pas parlé du jugement qu'il porte sur l'Allemagne. En parcourant ces pages systématiquement ruinées, avec tant d'application, on peut dire avec tant de plaisir, il est rendu compte de cette effrayante réalité, que le peuple allemand n'est pas plus humain que ses chefs et constitue toujours une menace pour la France. Il faut, pense-t-il, que les Etats-Unis, l'Angleterre et la France se considèrent maintenant comme des voisins qui ont pour tâche de maintenir la civilisation partout où elle sombre. Il ne faut pas faire d'autres ruines. Mais que les ruines faites puissent devenir indifférentes à nos alliés parce qu'elles ne sont pas chez eux, c'est ce que M. Owen Wister se refuse à admettre. Même s'il ne les avait pas vues dans toute leur horreur, il saurait que la poussière de ces ruines, la fumée de ces incendies se sont répandues par toute la terre, ont empoisonné partout l'atmosphère que nous respirons. Il a compris que si on ne veut pas voir revenir la guerre il faut que tout le monde fasse ce qu'il faut pour que la guerre ne revienne pas et que personne ne peut se tenir loin de l'incendie, parce qu'il brûle chez le voisin.

«Ne pleurez pas sur nous, mais continuez-nous», a lu M. Owen Wister dans les lettres d'un jeune soldat français mort à la guerre. La leçon n'a pas été perdue pour lui, c'est ce qu'il a fait dans ce livre tout entier dirigé, avec une intelligence et un courage que nous admirons profondément, contre les horreurs de la guerre et les absurdités de la paix.

JOSEPH AYNARD.

Cinq des anciens ministres de Grèce et un général viennent d'être passés aux armes pour haute trahison, d'après des dépêches qui sont arrivées de la capitale Grecque le 29 novembre. Ils sont blâmés par le gouvernement pour la débâcle de l'armée de l'ex-roi Constantin en Asie Mineure. Quoi qu'il en soit, coupable ou non leur exécution a été la cause d'une grande émotion parmi les délégués à la conférence de Lausanne. M. Venizelos, ex-premier de Grèce, s'est refusé à tout interview. Les autres délégués Grecs ont fait savoir aux représentants des journaux qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de prédire quel effet le coup aurait sur la position de la Grèce à la conférence.

Ceux qui ont été passés aux armes sont les ex-ministres Protapadakis et Stratos; Theotokis, ancien ministre de guerre; Baltazias, qui faisait partie de plusieurs cabinets, et le général Hadjanestis, qui commandait les troupes Grecques en Asie Mineure quand celles-ci ont été battues par les Turcs.

On mande d'Athènes que F. O. Lindley, ministre d'Angleterre à Athènes, a notifié le gouvernement Grec que les relations diplomatiques entre les deux pays cessent.

M. CLEMENCEAU EN AMERIQUE

Le voilà, en Amérique, ce jeune homme de 81 ans, pour nous apporter le salut de la France, et aussi pour exprimer son opinion sur les grandes questions du jour d'après guerre.

Il est venu, non pas pour nous dire ce que nous devrions faire, ni pour tracer le chemin que doit suivre l'Amérique, mais seulement pour parler franchement comme un bon ami. C'est bien l'homme Clemenceau. Ce qu'il pense il le dit nettement, sans chercher à s'embrouiller avec des détails, ni embellir avec des belles paroles qui ne signifient rien au point de vue d'éclaircissement.

Sa réception à New York a été la plus chaleureuse. Une audience d'élite, qui représentait le monde intellectuel de la grande ville, se pressait dans la salle et aux environs. Même accueilli à Chicago lundi, où il a fait la troisième conférence depuis son arrivée en Amérique.

«L'Europe est malade», dit-il. «Le monde entier est malade. Partout nous trouvons un déséquilibre économique. La paix n'a pas été parfaite pour la bonne raison que c'était une paix de nationalités. Le fer et le charbon devraient avoir première considération.

«Si l'Allemagne doit échapper les conséquences de son crime, alors les grandes nations criminelles de l'histoire ancienne et moderne ne peuvent pas être blâmées pour ce qu'elles ont fait. La responsabilité passe toujours sur elles et l'Allemagne ne peut pas se cacher derrière le voile blanc. Elle est coupable. Le monde en est convaincu.»

Clemenceau cherche à faire la justice primer avant tout. Des répara-

LOUVAIN LA RECONSTRUCTION BELGE

Lorsqu'on sort de la gare de Louvain, on a l'impression de se trouver dans un de ces jolies petites villes très modernes que le tourisme a fait surgir sur les bords des lacs suisses ou sur certaines plages méditerranéennes.

Rien ne rappelle le Louvain moyen-âgeux des ducs de Brabant... ce qui n'est pas fait pour nous étonner... mais rien ne rappelle non plus la tranquille cité universitaire d'avant la guerre, calme, recueillie, un peu terne, un peu poussiéreuse, délicieusement somnolente! Tout est neuf, luisant, joyeux! Ceux qui arrivent, graves et recueillis, impressionnés par les récits de guerre et par les tableaux de destruction et de carnage qui ont couru le monde, se demandent si ce n'est pas un rêve!...

C'est donc ça, Louvain! Louvain héroïque et martyr, Louvain détruit, incendié, rasé au sol en une nuit!... Mais oui! C'est ça!... Les scènes de terreur et de carnage se passent en 1914, tout au début de la guerre... et Louvain est ressuscité depuis!...

Ce fut le premier grand crime allemand. Quatorze cents maisons furent détruites par le feu. Les fuyards furent abattus dans les rues... Cela se passait par une nuit sombre que seuls les reflets rouges de l'incendie éclairaient de leurs bifarades.

—Mais enfin, pourquoi cela se passa-t-il?... Est-il vrai que les Allemands furent-ils? Que des coups de feu partirent des maisons? Que les civils résistèrent à l'occupation ennemie?...

Le membre de la municipalité à qui j'adresse cette question me regarde d'un air de commisération.

—Songez-vous à ce que vous dites, monsieur!... La ville flamba en quelques heures: cela prouve que sa destruction était décidée d'avance! Il s'agit d'un incident quelconque qui aurait fallu du temps, si peu que ce soit, pour les préparer!... Non, les Allemands voulaient tout simplement impressionner la Belgique! Ils étaient décidés à traverser le pays pour pénétrer en France et menacer l'Angleterre; ils pensèrent qu'il serait utile de frapper les imaginations par une démonstration de force et de décision. Louvain fut choisi à cause de son hôtel de ville, de son Université et de sa bibliothèque. Montrer au monde qu'on ne respectait pas ces monuments illustres, c'était prévenir solennellement qu'on ne respecterait rien!...

Et déjà, la ville est reconstruite et vivante!... Oh! pas entièrement, je le sais bien. Sur les quatorze cents maisons brûlées, mille sont achevées ou presque... et en pénétrant dans le cœur de la ville on trouve encore des traces émouvantes de la barbarie ennemie.

Le délicieux hôtel de ville est presque intact, mais la magnifique église de l'Université est une ruine tellement majestueuse que je me demande s'il ne serait pas beau de la laisser tel qu'il est, à la honte éternelle de ses destructeurs!

C'est évidemment pour respecter cette ruine imposante et pittoresque, que les Américains, animés du noble désir de reconstruire la célèbre bibliothèque, ont choisi un emplacement tout à fait autre, où il leur est loisible d'édifier un monument moderne, qui n'a nulle prétention de substituer l'ancien, au point de vue de l'architecture et du style.

La construction s'élève, pour le moment, d'un mètre à peine au-dessus du sol, et les travaux précèdent avec rapidité.

Mais j'ajoute que ce généreux effort, si consciencieusement poursuivi, n'est pas ce qui m'a le plus intéressé dans ma visite. Ce qui m'a frappé et ravi, c'est la vivacité de cette petite cité qui, en un temps si bref, est sortie toute renouvelée de ses cendres.

Elle vit, elle vibre, elle grouille, ce n'est merveille!...

Il ne faut pas s'y tromper cependant: la reconstruction de Louvain est pour le moment très «on façade». La blessure a été profonde, et de longues années passeront avant qu'elle ne soit entièrement cicatrisée. —Fernand Rigny.

En Ville et aux Environs

NOUVELLES LOCALES

LA VILLE SANS EAU PENDANT DEUX HEURES

La cité entière a été sans eau lundi dernier par le crèvevent d'un des deux conduits principaux, rue Upperline, entre la rue Clara et Willow. Un nègre travaillant à la conduite au moment de la rupture fut projeté par la force de l'eau dix pieds en l'air sans heureusement l'injurier.

CONDAMNATION D'UN BANDIT

Frank Mullen, le jeune bandit, qui le 26 octobre dernier, vola en plein jour le garçon de bureau de la Jackson Brewing Co., dans l'allée Natchez, près de la rue Camp, a été condamné aux travaux forcés pour 6 ou 10 ans.

UN CHIEN MORD NEUF PERSONNES

Un bulldog enragé a mordu cruellement neuf personnes dans le voisinage de l'avenue St. Bernard et St. Claude. La bête a été tuée et sa tête envoyée à un laboratoire pour examen. Les victimes sont toutes sous traitement. Le chien appartenait à Mrs. Joseph Rosetti; elle fut la première à être mordue par le chien enragé.

DU CHARBON ASSURÉ

Louisiana-Orléans ne doit pas manquer de charbon cet hiver, d'après des renseignements de ces derniers jours. Certaines dispositions ont été prises par le Maire afin que les stocks actuels soient augmentés. Du charbon doit nous arriver par les moyens qu'offre le service de transport fluvial du Mississippi.

Le moment est propice pour faire valoir les grands bénéfices dont jouirait la ville si elle avait les moyens de faire construire des conduits pour gaz reliant la Nouvelle-Orléans avec les mines qui se trouvent tout près. Le gaz naturel qui se trouve en si grandes quantités dans la Louisiane, et dont on se sert dans un grand nombre de villes, serait pour nous une bénédiction. Moins cher que le gaz artificiel qui n'est pas à bon marché, le gaz naturel servirait non seulement les maisons particulières, mais il serait d'un grand bénéfice pour l'industrie. Grand nombre d'usines vendraient à établir ici si la municipalité pourrait leur offrir ce moyen de force motrice.

M. CLEMENCEAU NE VISITERA PAS LA NOUVELLE-ORLEANS

Washington, le 22 Novembre 1922. Ambassade de la République Française aux Etats-Unis.

Il se trouve exact que M. Clemenceau ne pourra visiter la Nouvelle-Orléans. Je lui en ai parlé; son regret est profond; mais il m'a dit que (si vigoureux qu'il soit pour son âge) il ne croyait pas pouvoir aller jusqu'en Louisiane. Nul n'en saurait être plus fâché que lui; il s'en faisait une fête.

Signé: JUSSERAND.

LE COURS DU COTON

Le marché s'est maintenu au même prix, ou à peu près, tout le long de la semaine dernière. Le rapport du 21 novembre ne démontre pas, il nous semble, que le nombre de balles dépassera plus de 10,000,000.

La statistique de la fin de la semaine a été assez favorable, attendu que les filatures ont acheté 431,000 balles, la plus grande quantité que l'on ait prise dans une semaine.

Donc, il semblait à tous que la position du marché s'était améliorée, par la liquidation constante du parti faible, mais il ne faut jamais compter avec le marché du coton. Il est certain de baisser quand on s'y attend le moins.

Lundi de cette semaine, presque sans rime ni raison, le marché des futures baissa de \$5.00 la balle. Il se raffermir un peu à la fin de la journée, mais à la clôture subit une baisse de \$3.00 comme résultat de la journée. On attribue cette baisse au fait qu'il y eut une liquidation importante de stocks à New-York.

De sorte que l'on se demande ce que la semaine pourra nous apporter de nouveau et d'imprévu.

Les chiffres de lundi sont:

	Janvier	Mars
Ouverture	25.25	25.21
Haut	25.25	25.21
Bas	24.46	24.51
Clôture	24.57	24.87

LE COURS DU COTON

Le marché s'est maintenu au même prix, ou à peu près, tout le long de la semaine dernière. Le rapport du 21 novembre ne démontre pas, il nous semble, que le nombre de balles dépassera plus de 10,000,000.

La statistique de la fin de la semaine a été assez favorable, attendu que les filatures ont acheté 431,000 balles, la plus grande quantité que l'on ait prise dans une semaine.

Donc, il semblait à tous que la position du marché s'était améliorée, par la liquidation constante du parti faible, mais il ne faut jamais compter avec le marché du coton. Il est certain de baisser quand on s'y attend le moins.

Lundi de cette semaine, presque sans rime ni raison, le marché des futures baissa de \$5.00 la balle. Il se raffermir un peu à la fin de la journée, mais à la clôture subit une baisse de \$3.00 comme résultat de la journée. On attribue cette baisse au fait qu'il y eut une liquidation importante de stocks à New-York.

De sorte que l'on se demande ce que la semaine pourra nous apporter de nouveau et d'imprévu.

Les chiffres de lundi sont:

	Janvier	Mars
Ouverture	25.25	25.21
Haut	25.25	25.21
Bas	24.46	24.51
Clôture	24.57	24.87

A PEU PRES

Maurice entre dans un cabinet de lecture et demande un livre.

—Voyons, dit le libraire, j'ai l'histoire du Consulat et de l'Empire Thiers, les œuvres d'Alphonse Karr.

—Vous n'aurez pas autre chose? demande Maurice, parce que je me fiche du Thiers comme du Karr.

DANS LES PAROISSES

LA CANNE A SUCRE

D'après certaines indications nous arrivant des paroisses, la canne à sucre manque un peu de «douceur». Ce qui veut dire que la quantité de sucre par tonne pourrait être moins que les habitants espèrent. Mais attendons. Nous n'avons pas eu de froid pour faire mûrir la canne. Jusqu'à maintenant l'hiver a été doux. Pour profiter, la canne a besoin d'une température assez basse pour la faire produire le maximum de sucre. Nous avons le temps en core.

ELECTION DE NOUVEAUX DIRECTEURS

Le meeting régulier annuel des actionnaires de la Southwest Louisiana Fair Association de Lafayette s'est tenu dimanche dernier; les directeurs pour l'an prochain y ont été élus; on y discuta les principales phases du travail de la foire.

Il fut décidé de tenir une réunion des nouveaux élus le vendredi, 6 décembre, pour choisir les officiers. La foire de cette année fut beaucoup plus large que les précédentes.

SCIERIE TRANSFEREE

La scierie Alexandria Lumber Co., d'Alexandrie, La., qui opéra pendant dix-sept ans, vient d'être fermée pour permettre le transfert des machines à la nouvelle usine de la compagnie à Alco, paroisse Vernon, le bois disponible qui pouvait être utilisé étant épuisé.

INCENDIE A CHALMETTE

D'après une enquête faite hier il a été établi que l'incendie qui a causé des dégâts de plus de \$150,000 au quai de Chalmette a été occasionné par une cigarette allumée jetée dans un poste téléphonique par un individu, l'identité duquel n'a pas encore été établie.

Georgs Schroeder, gardien de nuit, prétend avoir aperçu un homme rentrer au poste pour se servir du téléphone. L'individu alluma une cigarette pendant qu'il était au téléphone. Une ou deux heures plus tard, un incendie éclata, qui se répandit avec une grande rapidité. Plus de 300 mètres du quai ont été détruits. On annonce que le quai ne sera pas reconstruit.

Le Cours du Change

La semaine a été marquée par une forte avance dans la livre sterling. Les francs belges et français au contraire ont montré une nouvelle faiblesse. Ce changement que nous constatons il y a huit jours, dans les dispositions de la Bourse, s'est encore accentué cette semaine, et l'ensemble de la cote a subi un nouveau fléchissement. La perspective des prochains emprunts exerce sur le marché une influence déprimante.

Ouverture Fermature

Mardi, 21 novembre	4.49%	4.48%
Lundi, 27 novembre	4.50%	4.52%
Franc français:		
Mardi, 21 novembre	7.38%	7.12
Lundi, 27 novembre	7.05%	7.04
Franc belge:		
Mardi, 21 novembre	6.92	6.64
Lundi, 27 novembre	6.53	6.53
Lire italienne:		
Mardi, 21 novembre	4.72	4.65
Lundi, 27 novembre	4.80	4.80
Marc allemand:		
Mardi, 21 novembre	1%	1%
Lundi, 27 novembre	1 5/16	1%

LA MACHINE A ECRIRE

De quand date-t-elle? Tâchons de fixer dès maintenant ce petit point d'histoire qui, dans cinquante ans d'ici, deviendrait sans cela une énigme.

Les premières machines à écrire furent construites en Angleterre, pour les aveugles, en 1714. Elles étaient fort rudimentaires et restèrent ignorées du grand public.

Les premiers brevets furent pris aux Etats-Unis. Ils remontent à 1829.

En 1833, un marseillais, nommé Xavier Progrin, imagina de placer les lettres sur des leviers indépendants les uns des autres.

Quelques années plus tard, l'Américain Charles Turber introduisit dans la machine à écrire le rouleau toujours en usage.

C'est en 1857 qu'apparaît la première machine écrivant assez vite, mais bien lentement encore, et avançant pas l'écriture à la main.

En fait, la machine à écrire n'entra véritablement dans le domaine courant qu'après les perfectionnements qui lui furent apportés par Sholes, en 1868, et ce fut seulement en 1875 qu'elle fut mise sur le marché.